

## Mots et mondes

*Translation and Globalization*, de Michael Cronin, Routledge, 197 p.

*Translating India*, de Rita Kothari, St. Jerome Publishing, 138 p.

Sherry Simon

---

Numéro 197, juillet-août 2004

Traduire, entre les langues

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Simon, S. (2004). Mots et mondes / *Translation and Globalization*, de Michael Cronin, Routledge, 197 p. / *Translating India*, de Rita Kothari, St. Jerome Publishing, 138 p. *Spirale*, (197), 10-11.

# MOTS ET MONDES

TRANSLATION AND GLOBALIZATION de Michael Cronin

Routledge, 197 p.

TRANSLATING INDIA de Rita Kothari

St. Jerome Publishing, 138 p.

**D**ITES-MOI qui vous traduisez, et je vous dirai qui vous êtes. La formule invite à dresser un riche inventaire de filiations intellectuelles et d'enthousiasmes littéraires, à traquer les sources et cartographier les échanges qui donnent vie à la culture. À penser aux moments forts de l'histoire — le romantisme allemand, le roman français d'après-guerre — où la littérature traduite jouait un rôle essentiel. Mais à mesure que s'intensifie l'emprise globale de l'anglais, l'interrogation perd de sa pertinence. La question qu'on doit poser aujourd'hui est plus simple. Dites-moi si vous traduisez... et je vous dirai que vous êtes d'un pays non anglophone.

Un article récent du *New York Times* (26 juillet 2003) confirme qu'on ne publie presque plus de traductions littéraires aux États-Unis — à peine quelques grands noms qui continuent de circuler en pays anglo-saxons : les Gabriel Garcia Marquez, Günter Grass et Umberto Eco. Si les Allemands ont acheté les droits de traduction pour 3782 livres américains en 2002, les Américains se sont contentés de 150 livres allemands. De la totalité des livres publiés aux États-Unis et en Grande-Bretagne, seulement 3,5 % sont des traductions (le pourcentage atteint entre 10 % et 20 % pour certains pays européens). En terre anglo-saxonne, l'annonce du prix Nobel est souvent un moment révélateur de l'ignorance du public face aux auteurs non anglophones. Le « grand » auteur est un inconnu, ses livres publiés en traduction par quelque obscure presse universitaire, seul lieu où se font publier des auteurs étrangers.

## New-Babel

La traduction expose les disparités au cœur de la mondialisation. Elle rend visibles les asymétries du trafic linguistique dans le contexte du « néo-babelianisme » d'aujourd'hui, selon Michael Cronin. Le néo-babelianisme est le fantasme d'une communication instantanée et universelle, fantasme soutenu à la fois par la vitesse et l'intensité de la connectivité aujourd'hui, mais aussi par le pouvoir de la langue anglaise. Le fardeau de la traduction repose aujourd'hui sur le monde non anglophone, invité à « se traduire » en anglais ou à assumer les coûts du transfert des connaissances vers leurs propres langues.

*Translation and Globalization* est un plaidoyer pour l'usage intelligent de la traduction dans un monde néo-babelien. Michael Cronin est l'une des voix les plus originales de ce qui est devenu depuis vingt ans le champ des *Translation Studies* — l'étude des aspects culturels et historiques de la traduction. Son premier livre porte sur l'histoire de la traduction en Irlande (*Translating Ireland*), le deuxième sur les langues dans le récit de voyage (*Crossing the Lines*). Ce nouveau livre prend le risque de faire le pont entre la traduction « dure » — les pratiques de traduction scientifique, commerciale, juridique, administrative, institutionnelle — et la traduction littéraire, de faire jouer dans les deux domaines une même sophistication intellectuelle. Critiquant les prophètes de la « localisation » (nouveau « technoterm » de l'industrie informatique qui désigne la traduction simultanée des pages Web dans plusieurs langues, terme qui suppose un référent évident pour le « local »), Cronin est tout aussi critique envers les traducteurs technophobes qui refusent de reconnaître que les outils de la traduction sont depuis toujours en évolution. Au passage, il ne craint pas d'écarter certains présumés des *Translation Studies*, discipline qui s'est développée dans des paramètres intellectuels trop restreints. Mais Cronin n'est surtout pas un auteur polémique. Sa force, c'est la pensée associative, un riche éventail de références cueillies ici et là, autant chez les historiens de l'alphabet que chez les théoriciens de la modernité. Le texte fourmille d'aperçus et d'associations, réunis sous la touche légère d'une belle plume.

La tâche du traducteur est comprise dans un sens large — selon la terminologie de Régis Debray, elle doit dépasser la simple « communication » pour devenir « transmission », s'écartant du premier degré des échanges (le contact instantané) pour interroger l'économie de l'information. Des thèmes reviennent tout au long du livre : le devoir du temps (il faut combattre l'exigence de l'immédiateté), de la mémoire (relier la langue à son passé) et de la diversité (la traduction permet de combattre le *clonisme*, la production et la circulation du même). La traduction a non seulement une fonction de diffusion (ce que Jane Jacobs appelle la fonction « commerçante ») mais également un important rôle de « gardien » de la culture.

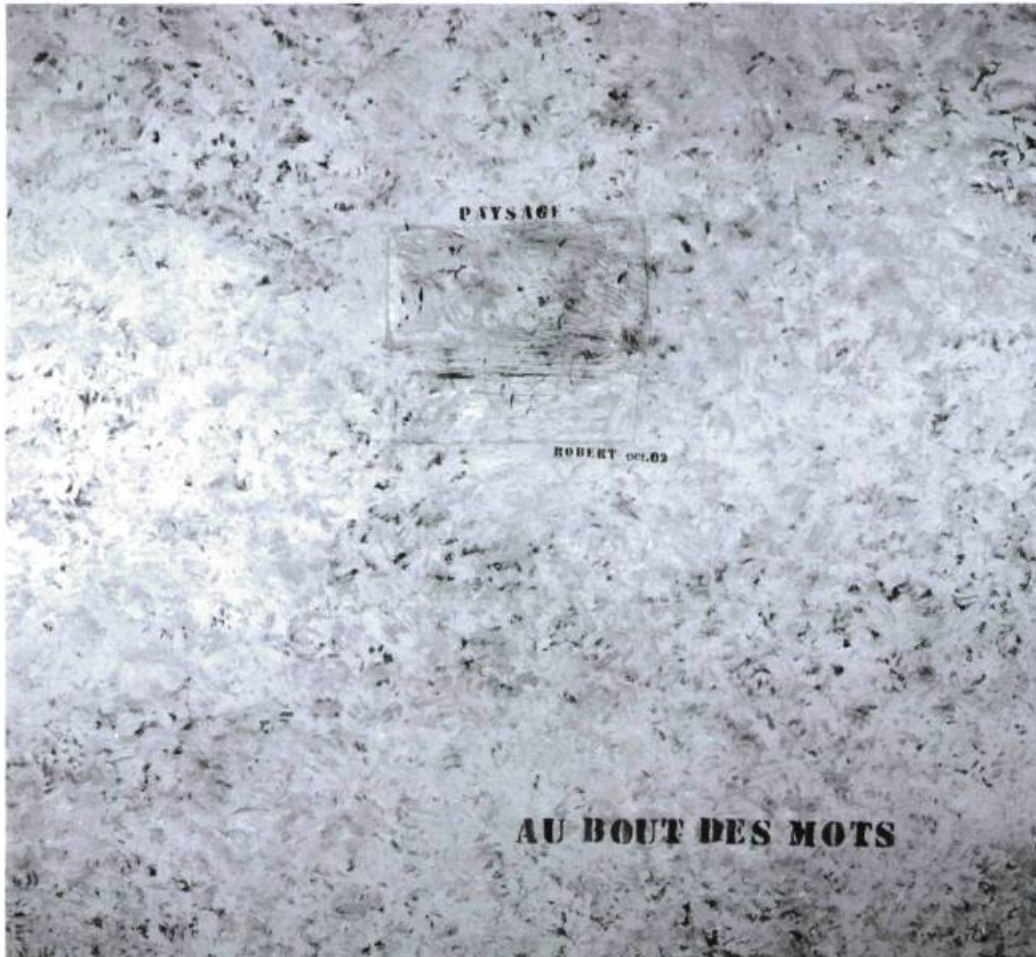
## Saint Marc traduit

Réduit à des poncifs, le livre de Cronin perd beaucoup de sa substance. Ce sont les récits et les exemples qui lui donnent vie. En témoigne l'anecdote qui est placée en ouverture. En 828 s'effectue l'une des plus célèbres traductions de l'histoire. Le corps de saint Marc est dérobé de son tombeau d'Alexandrie et transporté dans une cargaison de porcs à Venise. Le corps, « réduit à l'os », sera à l'origine d'une grande ville puissante, qui fera de cette relique une pierre angulaire. La civilisation « débute par ses restes », selon Régis Debray. La relique donnera à Venise un grand prestige symbolique et consacra le déplacement du pouvoir religieux du Moyen-Orient vers l'Europe. Voilà un exemple « concret » de ce que les auteurs scolastiques appelaient la *translatio imperii*, le déplacement physique du pouvoir.

La relique est un objet éloquent pour Cronin : elle se fait monument, lien entre le passé et l'avenir, entre le sujet individuel et la mémoire collective. La translation est un voyage vers un nouvel enracinement. Contrairement au pèlerinage qui amène le dévot vers l'objet de vénération — l'éloignant de son foyer —, ici c'est l'objet lui-même qui se rapproche des fidèles. La relique trouve un nouveau chez-soi, mais se voit par le fait même transformée, désormais entourée de l'aura de sa provenance et du triomphe du rapt. Le texte écrit peut être cette relique, le déplacement donnant lieu à un acte de fondation.

*Translation and Globalization* se déploie aussi sous le signe de Joyce et de son Dublin, le lieu double qui confond les appartenances (« *Dyoublong* », « *do you belong?* »). Joyce était un traducteur infatigable, pour qui la traduction devait rester inachevée. Il ne faut pas confondre l'incomplétude essentielle de la traduction, dit Cronin, avec l'échec ou l'épuisement. La traduction est toujours provisoire, et là réside sa force de créativité et de renouveau. Il y a quelque chose de cette même incomplétude ou inachèvement dans l'écriture même de Michael Cronin, faite d'aperçus, d'observations, d'analyses, qui ne mènent pas à l'épuisement du sujet mais qui se relaient, dans une série de renvois, vers d'autres significations. S'il y a légèreté ici, c'est dans la touche vive de la plume d'un pédagogue, toujours désireux de stimuler et de faire rêver son public.





Louise Robert, N° 78-273, 2002, huile sur toile, 198 × 214 cm. Avec l'aimable permission de la galerie Simon Blais. Photo : Marlène Géliveau Payette.

## L'Inde traducteur

Avec sa population d'un milliard d'habitants et sa grande diversité culturelle et linguistique, l'Inde est un monde à elle seule, qui par là même fait déployer une économie de la traduction reflétant les conditions particulières de son histoire. L'histoire coloniale a légué à l'Inde une double tradition littéraire. Alors que la littérature s'écrit de plus en plus directement en langue anglaise depuis les années 1980, les grandes traditions en langues régionales se maintiennent en parallèle (destinées d'ailleurs à la très grande majorité de la population). Pour circuler dans l'Inde toute entière, les livres écrits en bengali, en malayalam, en marathi, en kannada, en hindi, en gujarati, sont traduits en anglais — devenu la langue-ciment du pays. Pour la littérature indienne, la langue anglaise est à la fois la langue d'une écriture originale et la langue d'une littérature indienne traduite. Cette réalité double fait de la langue anglaise un lieu d'enjeux culturels riches et problématiques. C'est ainsi que l'Inde, aujourd'hui, assiste à un débat important sur le rôle de la traduction dans la création de la littérature nationale, auquel participent des intervenants tels que G. N. Devy, Gayatri Spivak, Sukanta Chaudhuri, Bernard Cohn, Meenakshi Mu-

kherjee, Harish Trivedi, G. J. V. Prasad, N. Kamala, Paul St-Pierre, Diptiranjana Pattanaik, Rukmini Nair, Tejaswini Niranjana. Ce n'est pas un hasard si, au cours de la dernière année, les publications portant sur la traduction et son lien à un aspect de la culture indienne se sont multipliées : *Translating Desire*, *Translating Partition*, *Translating Caste* — et maintenant *Translating India*.

*Translating India*, de Rita Kothari, trace un portrait utile de la situation de la traduction en Inde, expliquant sous une forme brève et accessible les principaux moments de cette histoire. Alors que l'étude s'appuie sur des sources largement connues, elle a le mérite de faire la synthèse des informations recueillies et de proposer les tenants conceptuels et les aboutissants pragmatiques de l'émergence de l'anglais en tant que langue d'écriture et de traduction en Inde. Là où ce livre innove, c'est en proposant une lecture originale de la traduction dans l'État du Gujarat, État qui diffère beaucoup du Bengale, notamment, dans les relations qu'il a entretenues avec le colonisateur britannique et donc avec la langue anglaise. Le Gujarat n'avait pas à vivre la constante proximité de la langue anglaise, comme cela fut le cas à Calcutta, par exemple. Alors que le Bengale a été le site de l'amalgame des cultures, notamment dans ce

qu'on appelle la Renaissance Bengali à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le Gujarat est resté à l'écart, adoptant plutôt une attitude de résistance à l'anglais, plus proche de ce qu'on a connu au Québec face au Canada anglais.

Le livre de Kothari se rapproche de celui de Cronin par sa volonté de faire de la traduction sinon la clé, du moins une lentille essentielle pour comprendre l'évolution des rapports culturels des sociétés d'aujourd'hui. Les deux auteurs partagent l'idée que dans la traduction s'expriment des valeurs, s'opèrent des jugements, s'effectuent des tris, qui sont au cœur de la création de nos modernités. La traduction devient ainsi non pas l'instrument de la mondialisation mais un outil critique pour réfléchir sur l'informatisation du monde et un processus essentiel pour maintenir et créer la diversité. Cette réflexion sera différente, qu'elle soit pensée à partir de la multiplicité débordante de l'Inde, de la diversité bureaucratisée de l'Europe, ou de la monoglossie factice de l'Amérique. Dans une Amérique de plus en plus refermée sur elle-même, où le multiculturalisme fait écran à une réelle ouverture au monde, la traduction fait de plus en plus figure d'une valeur qu'il faut promouvoir.

SHERRY SIMON